

HISTOIRE

Journal d'un spectre

Jan Zabraná est tchèque. Dans « Toute une vie », il crie son désespoir de voir son pays crucifié par la « normalisation ». Apre et passionnant.

PAR CLAUDE ARNAUD

Nombre de proscrits, dans les régimes staliniens, survécurent en travaillant comme traducteurs. Discret, ce métier de passeur n'était plus alors qu'une activité fantomatique effectuée le plus souvent sous pseudonyme, sinon dans l'anonymat : le remarquable polyglotte qu'était Jusuf Vrioni chercha longtemps son nom sur les romans de Kadaré, qu'il traduisit au sortir du goulag albanais. Jan Zabraná fut de ces spectres que la dictature tchèque confina dans un purgatoire dont il ne ressortit jamais. Né en 1931 dans une famille d'instituteurs, il eut tout d'abord le « malheur » de connaître la liberté avant guerre, puis d'être le fils d'une femme qui, élue députée et favorable au maintien du gouvernement social-démocrate, fut arrêtée en 1949 et condamnée à dix-huit ans de prison pour « haute trahison ». N'ayant pu faire de philologie pour « inaptitude politique à l'étude », il s'était vu exclure de l'université en 1952, date à laquelle son père avait eu droit à son tour à dix ans de prison ferme. Le parti des travailleurs l'avait alors réduit – désaveu révélateur – à devenir ajusteur-mécanicien dans une usine de construction de wagons, puis aiguilleur dans un atelier d'émail. Enfin, il se fit traducteur du russe puis de l'anglais, puis mourut en 1984, au cœur de l'Histoire falsifiée, comme il l'avait prévu.

Une lucidité et une mémoire sans faille. L'étonnant journal que publient les éditions Allia sous le titre « Toute une vie » ne représente que le dixième de l'édition originale, parue en 1992. Alors que Zabraná y consigna ses impressions de 1948 à sa mort, il se limite à la période de

« normalisation » qui suivit l'intervention des troupes du pacte de Varsovie contre le « printemps de Prague », en 1968. Cet aperçu donne pourtant une image assez complète de ce que fut la vie sinistre de cet otage, grâce à de constants allers-retours entre l'ère Brejnev-Husak et l'ère Staline-Gottwald.

C'est un livre qu'on pourrait dire sans couleurs, comme la Prague communiste des années 60 : jamais un rayon de soleil ou de joie n'illumine le quotidien de ce paria surveillé par de faux amis, tel cet écrivain officiel soudain désireux, après des années de silence, de connaître ses opinions sur la situation. Le rideau de fer que dénonçait Churchill prend

ici tout son sens ; Zabraná survit dans une sorte de réduit sans air, aussi coupé de la vie que les pages d'un livre que personne ne viendrait ouvrir. Ses armes ? Une lucidité et une mémoire sans faille qui l'aident à reconnaître, dans la petite vieille qui lui fait demander s'il n'aurait pas des manuscrits à copier, l'épouse du procureur qui jeta en prison sa mère. Mais aussi un style sobre et romain, au service d'une pensée âpre, presque intraitable.

De l'occupation allemande on a l'illusion de savoir l'essentiel, grâce aux nombreux témoignages individuels, mais on a souvent une idée plus floue de l'occupation russe ; tout s'incarne ici avec une horrible précision, de l'étudiante planchant sur les prétendus écrits linguistiques de Staline à ces retraits qui se suicidèrent par centaines, après avoir été expulsés en masse du centre de Prague. Opposant radical, Zabraná enregistre avec une sorte de rage froide les méfaits d'un système qui condamne des millions de Tchèques à raser les murs. Loin de s'user, son intransigeance ne cesse d'augmenter – il s'en étonne lui-même. Il en vient à s'opposer aux anciens compagnons de route du PC qui vont tenter, avec Dubcek, de construire un « socialisme à visage humain ».

Seule compte à ses yeux l'éradication du mensonge autorisant, depuis 1948, un groupe d'idéologues à opprimer le peuple en son nom.

Une apocalypse lente. La valeur de ce journal unique tient au pessimisme foncier de Zabraná. Par-delà la critique du « mensonge déconcertant », c'est le pathétique même de l'humanité que le traducteur tente d'approcher à travers ses notes et aphorismes, d'une acidité redoutable. Qu'ils portent sur ses confrères, dont la lâcheté ne cesse de l'inspirer, jusqu'en Occident – terribles aperçus sur la conduite d'Eluard –, sur les femmes qui auront croisé sa vie ou sur ces hommes qui, pour s'être accommodés du système, tremblent devant le soulèvement de 1968, la plupart relèvent de cette tradition moraliste qu'un Chamfort ou un Schopenhauer auront illustrée. Traité en sous-homme par le régime communiste, Zabraná est le premier à dire son fait à l'humanité, aux Américains, qu'il rejette autant que les Russes, ou à sa propre

personne, aussi critiquée que le régime. Et y a du Cioran chez ce Tchèque – un Cioran sans littérature et avec dictature, plus désespérant donc. On ne peut imaginer témoignage plus poignant sur la médiocrité du « socialisme réel » : la mort l'emporte sur le vivant, à chaque page de cette apocalypse lente. La révolution de velours aurait-elle même eu les faveurs de Zabraná-le-misanthrope s'il avait vécu jusque-là ? Tant de vestes s'y sont retournées qu'on peut en douter ■

« Toute une vie », de Jan Zabraná. Edition établie, annotée et présentée par Patrik Ourednik, traduit du tchèque par Marianne Canavaggio et Patrik Ourednik (Allia, 160 pages, 6,10€).



Jan Zabraná

**TRAITÉ EN SOUS-HOMME
PAR LE RÉGIME COMMUNISTE,
IL EST LE PREMIER À DIRE
SON FAIT À L'HUMANITÉ.**